

BIO MICHELET

Jules Michelet, est né le 21 août 1798 à Paris et mort le 9 février 1874 à Hyères.

La famille de Michelet était de tradition huguenote, son père était maître-imprimeur, et le jeune Michelet assista son père concrètement aux travaux d'impression. Sa mère, Angélique Constance Millet était originaire d'une famille paysanne des Ardennes. Ses parents s'imposèrent des sacrifices pour envoyer Jules étudier au célèbre lycée Charlemagne, où il se distingua. Il réussit l'agrégation des lettres et fut bientôt nommé professeur d'histoire.

Bien qu'il possédât des idées politiques fermes que lui avait transmises son père : un républicanisme fervent teinté de romantisme libre-penseur, Michelet était avant tout un homme de lettres et un enquêteur sur l'histoire du passé.

Chef de la section historique aux Archives nationales, Michelet se trouvait directement au contact des documents. Il vivra donc au cœur de l'histoire.

Son art de raconter reste un des plus vivants qui aient existé. Ses incessantes recherches dans les sources manuscrites et imprimées étaient des plus minutieuses et laborieuses.

Mais Il appartenait à cette école qui pensait que l'histoire devait être avant tout un cours d'enseignement philosophique, son imagination vivace, ses préjugés politiques et religieux affirmés, lui faisaient tout voir d'un point de vue trop personnel. Sa vision de l'histoire était celle d'un long combat de la liberté contre la fatalité.

« L'histoire après tout, n'est pas une école de morale » disaient ses détracteurs.

Généralités hâtives, parti pris, idée fausse - mais qui donne à l'œuvre son mouvement lyrique - d'une nation tout entière actrice... on peut certes adresser bien des reproches Michelet, mais on peut aussi être captivé par l'élan de la plume, l'enthousiasme du conteur, plus que par la vérité historique. Il appartenait

Ses qualités de visionnaire faisaient réfléchir, mais le rendaient moins digne de confiance en tant qu'historien. L'Académie des Sciences Morales et Politiques lui rendra cet hommage.

"Héros pour Victor Hugo, charlatan si l'on en croit Sainte-Beuve, Jules Michelet n'oubliera jamais qu'il est sorti du peuple, ce peuple dont il fera le grand acteur de l'histoire de la France »

Dans les années 1830, Jules Michelet entrepris son chef d'œuvre monumental, l'Histoire de France, qu'il mit trente ans à achever et dont voici un extrait qui s'attache à nous faire le portrait de l'assassin d'Henri IV : Ravailac

HENRI IV PAR JULES MICHELET

« Il y avait à Angoulême, place du duc d'Épernon, un homme fort exemplaire, qui nourrissait sa mère de son travail et vivait avec elle en grande dévotion. On le nommait Ravailac. Malheureusement pour lui, il avait une mine sinistre qui mettait en défiance, semblait dire sa race maudite, celle des Chica-nous de Rabelais, ou celle des Chats fourrés, hypocrites et assassins. Le père était une espèce de procureur, ou, comme on disait, solliciteur de procès. Lui, le fils, avait été valet d'un conseiller au Parlement, et ensuite homme d'affaires. Mais quand les procès manquaient, il avait des écoliers qui le payaient en denrées. Bref, il vivait honnêtement.

Il avait eu de grands malheurs : son père ruiné, le père et la mère séparés. Enfin, un meurtre s'étant fait dans la ville, on s'en prit à lui, uniquement parce qu'il avait mauvaise mine.

On le tint un an en prison. Il en sortit honorablement acquitté, mais endetté, ce qui le remit en prison. Là, seul et faisant maigre chère, il advint que son cerveau creux commença à s'illuminer.

Il faisait de mauvais vers, plats, ridicules, prétentieux. Du poète au fou, la distance est minime. Il eut bientôt des visions. Une fois qu'il allumait le feu, la tête penchée, il vit un sarment de vigne qu'il tenait s'allonger et changer de forme. Le sarment jouait un grand rôle en affaire de sorcellerie ; un plus modeste aurait craint une illusion du Diable. Mais celui-ci, orgueilleux, y vit un miracle de Dieu. Ce sarment était devenu une trompe sacrée d'archange qui lui sortait de la bouche, et sonnait la guerre : la guerre sainte, car de sa bouche, à droite et à gauche, s'échappaient des torrents d'hosties.

Il vit bien qu'il était destiné à une grande chose. Il avait été jusque-là étranger à la théologie. Il s'y mit, lut, étudia, mais une seule et unique question, le droit que tout chrétien a de tuer un roi ennemi du pape. Qui lui prêta ces lectures ? Qui le dirigea ? C'est ce qu'on n'a pas voulu trop éclaircir au procès. Tout au moins il en avait bien profité, et était ferré là-dessus.

A sa sortie de prison, il confia ses visions, et le bruit s'en répandit. On fit savoir au duc d'Épernon qu'il y avait dans sa ville d'Angoulême un homme favorisé du ciel, chose rare alors. Il l'apprécia, s'intéressa à Ravillac, et le chargea d'aller solliciter un procès qu'il avait à Paris. Il devait, sur son chemin, d'abord passer près d'Orléans, au château de Malesherbes, où il eut des lettres du père Entragues et d'Henriette. Ils lui donnèrent leur valet de chambre, qui le fit descendre à Paris, chez la dame d'Escoman, confidente d'Henriette.

Celle-ci fut un peu effrayée de cette figure. C'était un grand homme et fort, charpenté vigoureusement, de gros bras et de main pesante, fort bilieux, roux de cheveux comme de barbe, mais d'un roux foncé et noirâtre qu'on ne voit qu'aux chèvres. Cependant, il le fallait, elle le logea, le nourrit, le trouva très doux, et se repentant de son jugement sur ce bon personnage, elle le chargea même d'une petite affaire au Palais.

Il resta deux mois à Paris ; que fit-il ensuite ? Lagarde nous l'apprend : il alla à Naples pour le duc d'Épernon ; il y mangea chez Hébert, et lui dit qu'il tuerait le roi. C'était le moment, en effet, où le roi avait garanti la Hollande et refusé le double mariage d'Espagne. Il ne restait qu'à le tuer. Ravillac, de retour à Paris, vit la d'Escoman, à l'Ascension et à la Fête-Dieu de 1609. Il lui dit tout, mais avec larmes ; plus près de l'exécution, il sentait d'étranges doutes et ne cachait pas ses perplexités.

Cette d'Escoman, jusque-là digne confidente d'Henriette, femme galante et de vie légère, était pourtant un bon cœur, charitable, humain. Dès ce jour, elle travailla à sauver le roi ; pendant une année entière, elle y fit d'étonnants efforts, vraiment héroïques, jusqu'à se perdre elle-même.

Le roi pensait à tout autre chose. Sa grande affaire était la fuite de Condé. (En réalité, et, toute passion à part, on ne pouvait laisser tranquillement dans les mains des Espagnols un si dangereux instrument.)

La reine se boucha les oreilles aux avis que la d'Escoman s'efforçait de faire arriver.

Celle-ci avait été au Louvre, lui avait fait dire, par une de ses femmes, qu'elle avait à lui donner un avis essentiel au salut du roi ; et, pour assurer d'avance qu'il ne s'agissait pas de choses en l'air, elle offrait, *pour le lendemain*, de faire saisir certaines lettres envoyées en Espagne. La reine dit qu'elle l'écouterait, et la fit languir trois jours, puis partit pour la campagne.

Bien étonnée d'une si prodigieuse insouciance de la reine, la pauvre femme pensa que le confesseur du roi peut-être aurait plus de zèle. Elle alla demander Cotton aux Jésuites de la rue

Saint-Antoine. Elle fut assez mal reçue. On lui dit que le Père n'y était pas, rentrerait tard, et partirait de grand matin pour Fontainebleau. Désolée, elle s'expliqua avec le Père procureur, qui ne s'émut pas, fut de glace, ne promit pas même d'avertir Cotton, dit : « Je demanderai au Ciel ce que je dois faire... Allez en paix, et priez Dieu. — Mais, mon père, si l'on tue le roi ?... Mêlez-vous de vos affaires. »

Alors elle le menaça. Il se radoucit : « J'irai, dit-il, à Fontainebleau. » — Y alla-t-il ? On l'ignore. Ce qu'on sait, c'est que l'obstinée révélatrice fut arrêtée le lendemain.

Incroyable coup d'audace ! Ceux qui donnèrent l'ordre étaient donc bien appuyés de la reine, ou bien sûrs que le roi mourrait avant que l'affaire vint à ses oreilles ?

La d'Escoman était si aveugle que, du fond de sa prison, d'où elle ne devait plus sortir que pour être mise en terre, elle s'adressa encore à la reine. Elle trouva moyen d'avertir un domestique intime, qui alors n'était qu'une espèce de valet de garde-robe, mais approchait de bien près l'apothicaire de la reine. Sans nul doute, l'avis pénétra, mais trouva fermée la porte du cœur.

Ravaillac a dit, dans ses interrogatoires, qu'il se serait fait scrupule de frapper le roi avant que la reine fût sacrée et qu'une régence préparée eût garanti la paix publique. C'était la pensée générale de tous ceux qui machinaient, désiraient la mort du roi. Le premier était Concini. Il mit toute son industrie à hâter ce jour. Ni nuit ni jour, la reine ne laissa au roi de repos qu'il n'eût consenti.

Elle disait que, s'il refusait, on verrait bien qu'il voulait lui préférer la princesse, divorcer pour l'épouser. Le roi objectait la dépense.

Il lui fallut pourtant céder.

Elle fit une entrée magnifique, fut sacrée à Saint-Denis. Le roi, au fond assez triste, plaisantait plus qu'à l'ordinaire.

Quand elle rentra dans le Louvre, couronnée, en grande pompe, il s'amusa à lui jeter, du balcon, quelques gouttes d'eau. Il l'appelait aussi, en plaisantant, madame la régente. Elle prenait tout cela fort mal. En réalité, il lui avait témoigné peu de confiance, la faisant, non pas régente, mais membre d'un conseil de régence sans qui elle ne pouvait rien, où elle n'avait qu'une voix qui ne devait peser pas plus que celle de tout autre membre. Sully dit expressément que le roi attendait de ce sacre les derniers malheurs.

Il était dans un abattement qui étonne quand on songe aux grandes forces qu'il avait, aux grandes choses qu'il était près d'accomplir.

La Savoie l'avait retardé, il est vrai. Le pape tournait contre lui et travaillait pour l'Autriche. Cependant il était si fort, il avait tant de vœux pour lui, tant d'amis chez l'ennemi, qu'il ne risquait rien d'avancer. Qui lui manqua ? Son propre cœur.

C'est un dur, mais un haut jugement de moralité, une instruction profonde, que cet homme aimable, aimé, invoqué de toute la terre, mais faible et changeant, qui n'eut jamais l'idée du devoir, tomba à son dernier moment, s'affaissa et défailloit.

Il avait eu toujours besoin de plaire à ce qui l'entourait, de voir des visages gais. Toute la cour était sombre, manifestation contre lui.

Il avait eu besoin de croire qu'il était aimé du peuple. Il l'aimait ; il le dit souvent dans ses lettres les plus intimes. Malgré des dépenses trop fortes de femmes et de jeux, l'administration était sage, et au total économe. L'agriculture avait pris un développement immense. Le roi croyait le peuple heureux. En réalité, tout cela ne profitait guère encore qu'aux propriétaires du sol, aux seigneurs laïques, ecclésiastiques. Ils vendaient leur blé à merveille, mais le pain restait très cher, et le salaire

augmentait peu. On vivait avec deux sols en 1500 ; en 1610, on ne vivait plus avec vingt, qui font six francs d'aujourd'hui ; l'ambassadeur d'Espagne les donnait à chacun de ses domestiques, et ils se plaignaient de mourir de faim.

Sans savoir tout le détail de ces maux, il entrevoyait cette chose triste, que le peuple souffrait, gémissait, et qu'il n'était pas aimé.

Une scène lui fit impression. Un mendiant vient prendre le roi aux jambes, lui dit que sa sœur, ruinée par l'impôt et désespérée, s'est pendue avec ses enfants. Forte scène, et qui aurait mérité d'être éclaircie. Le roi venait au moment même de retirer deux impôts. On n'en dit pas moins dans Paris qu'il était dur et sans pitié.

Un jour que le roi passait près des Innocents, un homme en habit vert, de sinistre et lugubre mine, lui cria lamentablement : « Au nom de Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge, sire, que je parle à vous ! » On le repoussa.

Cet homme était Ravailac. Il s'était dit qu'il était mal de tuer le roi sans l'avertir, et il voulait lui confier son idée fixe, qui était de lui donner un coup de couteau.

De plus, il lui eût demandé si vraiment il allait faire la guerre au pape. Les soldats le disaient partout, et, de plus, qu'ils ne feraient jamais guerre dont ils fussent si aises.

Troisièmement, Ravailac voulait savoir du roi même ce que lui assuraient les moines, que les huguenots préparaient le massacre des bons catholiques.

Tout cela faisait en lui une incroyable tempête. Une violente plaidoirie se faisait dans son cœur, un débat interminable. Il semblait que le Diable y tînt sa cour plénière. Souvent il n'en pouvait plus, était aux abois. Une fois, il quitta son école, sa mère, s'alla réfugier dans un couvent de Feuillants ; mais ils n'osèrent le garder. Il eût voulu se faire Jésuite. Les Jésuites le refusèrent, sous prétexte qu'il avait été dans un couvent de Feuillants.

Il ne cachait guère sa pensée, demandait conseil. Il parla à un aumônier, à un Feuillant, à un Jésuite. Mais tous faisaient la sourde oreille et ne voulaient pas comprendre. Au Feuillant il avait demandé : « Un homme qui voudrait tuer un roi, devrait-il s'en confesser ? » Un Cordelier auquel il parla en confession de cet homicide volontaire ne lui demanda pas même ce que ce mot signifiait. C'est une chose effrayante de voir que, sur la mort du roi, tous entendaient à demi-mot, ne se compromettaient pas, mais laissaient aller le fou.

Ainsi rejeté, livré à lui-même, il eût fait le coup, sans une idée qui lui vint et fit qu'il ajourna. Il songea que c'était le temps de Pâques, et que c'était le devoir de tout catholique de communier à sa paroisse. La sienne était à Angoulême.

Il quitta Paris, et y retourna. Mais là, à la communion, il sentit qu'un cœur tout plein d'homicide ne pouvait pas recevoir Dieu. Il voyait d'ailleurs sa dévote mère, bien plus agréable au ciel et plus digne, qui communiait. Il s'en remit à elle de ce devoir, laissa le ciel à sa mère et garda l'enfer pour lui.

Lui-même a raconté cela plus tard, avec d'abondantes larmes.

Au pied même de l'autel, pendant la communion, sa résolution lui rentra au cœur, et il s'y sentit fortifié. Il revint droit à Paris. C'était en avril (1610). Dans son auberge, il empoigna un couteau, le cacha sur lui. Mais, dès qu'il l'eut, il hésita. Il reprit machinalement le chemin de son pays. Une charrette, sur la route, allait devant lui. Il y époinça son couteau, en cassa la longueur d'un pouce. Arrivé ainsi à Étampes, un calvaire qui était aux portes lui montrait un *Ecce Homo*, dont la lamentable figure lui rappela que la religion était crucifiée par le roi.

Il revint plein de fureur, et dès lors n'hésita plus.

De peur pour lui-même, aucune. Un chanoine d'Angoulême lui avait donné un cœur de coton qui, disait-il, contenait un morceau de la vraie croix. Il est probable qu'on voulait l'affermir, le rassurer. Un homme armé de la vraie croix pouvait croire qu'invisible ou défendu par le ciel, il traverserait tout danger.

Ravaillac, si indiscret, était fort connu, et, de même qu'on avait su fort longtemps que Maurevert, l'assassin gagé des Guises, devait tirer sur Coligny, on n'ignorait nullement que le tueur du roi fût dans Paris. Le dimanche, un ancien prêtre, devenu soldat, rencontrant près de Charenton la veuve de son capitaine qui allait au prêche, lui dit de quitter Paris, qu'il y avait plusieurs bandits apostés par l'Espagne pour tuer le roi, l'un entre autres habillé de vert, qu'il y aurait grand trouble dans la ville, et danger pour les huguenots.

Il paraît que, même en prison, ces bruits circulaient, et parvinrent à la d'Escoman. Acharnée à sauver le roi, elle décida une dame à avertir un ami de Sully à l'Arsenal ; cette dame était mademoiselle de Gournay, fille adoptive de Montaigne. Sully, sa femme et l'ami reçurent l'avis, mais délibérèrent, le transmirent au roi, en ôtant les noms sans doute de d'Épernon, de Concini et de la reine : « Si le roi en veut savoir davantage, dirent-ils, on le fera parler aux deux femmes, la Gournay et la d'Escoman. » L'avis devenait dès lors fort insignifiant. Le roi, qui en avait reçu tant d'autres, n'y fit aucune attention.

Il était si incertain, si flottant, si troublé, qu'il ne distinguait guère ses amis de ses ennemis. Il montra de la confiance à Henriette d'Entragues, lui renvoyant à elle-même un homme qui l'accusait, et il montra de la défiance à Sully, ne voulant pas qu'il fit d'avance un traité avec une compagnie qui eût assuré les vivres.

Ce renversement d'esprit semblait d'un homme perdu qui va à la mort. Tout en se moquant de l'astrologie, il craignait ce moment prédit, le passage du 13 au 14. Il devait partir dans trois jours, justement comme Coligny, quand il fut tué. La nuit du 13, ne pouvant trouver de repos, cet homme si indifférent se souvint de la prière, et il essaya de prier.

Le matin du vendredi 14, son fils Vendôme lui dit que, d'après un certain Labrosse, ce jour lui serait fatal, qu'il prit garde à lui. Le roi affecta d'en rire. Vendôme en parla à la reine, qui, plus ébranlée qu'on n'eût cru, par une contradiction naturelle, supplia le roi de ne pas sortir. Il dîna, se promena, se jeta sur son lit, demanda l'heure. Un garde dit : « Quatre heures », et familièrement, comme tous étaient avec le roi, lui dit qu'il devrait prendre l'air, que cela le réjouirait. — Tu as raison... Qu'on apprête mon carrosse. »

Quand la voiture sortit du Louvre, il ne dit pas d'abord où il allait, et il ne voulut pas de gardes, pour ne pas attirer l'attention. Il allait à l'Arsenal voir Sully malade. Mais, selon une tradition, il eut l'idée de passer d'abord chez une beauté célèbre, la fille du financier Paulet, une rousse qu'on appelait la *Lionne*, pleine d'esprit, et de voix charmante.

Un jour qu'elle chantait, trois rossignols, disait-on, en moururent de jalousie. Le roi avait pensé à elle pour en faire la maîtresse de son fils Vendôme, une maîtresse qui l'eût relevé, qui en aurait fait un homme, un Français, qui l'eût retiré de ses vilains goûts italiens.

Il faisait beau temps, le carrosse était tout ouvert. Le roi était au fond, entre M. de Monthazon et le duc d'Épernon. Celui-ci occupait le roi à lire une lettre. A la rue de la Ferronnerie, il y eut un embarras, une voiture de foin et une de vin.

Ravaillac, qui suivait depuis le Louvre, rejoignit, monta sur une borne, et frappa le roi... « Je suis blessé ! » En jetant ce cri, le roi leva le bras, ce qui permit le second coup, qui lui perça le cœur. Il mourut au moment même. D'Épernon jeta dessus un manteau, et, disant que le roi n'était que blessé, il ramena le corps au Louvre.

Une tradition veut qu'au moment où le coup fut fait, Concini ait entr'ouvert la chambre de la reine, et lui ait jeté ce mot par la porte : « *È ammazzato.* »

Nous n'aurions pas rappelé cette tradition, si la reine elle-même n'eût redit ce mot avec un accent de remords, de reproche, lorsque Concini fut à son tour assassiné.

BIO ANDRE MAUROIS

L'Académicien Romancier, essayiste, critique littéraire, historien de la littérature André Maurois né en Alsace, à Elbeuf, le 26 juillet 1885, décédé le 9 octobre 1967 nous propose son regard sur Henri IV.

André Maurois fut l'élève d'Alain, lequel exerça sur sa formation une influence essentielle. Anglophone et angliciste, ce jeune licencié en Lettres allait servir pendant la Première Guerre mondiale comme officier de liaison auprès de l'armée britannique.

De cette expérience, il devait tirer deux romans humoristiques : Les Silences du colonel Bramble (1918), qui le rendirent immédiatement célèbre, et Les Discours du docteur O'Grady (1921).

La guerre finie, André Maurois devait se consacrer pleinement à la littérature et produire une œuvre étonnamment nombreuse composée de romans, dans la veine psychologique et morale, d'essais, de livres consacrés à l'histoire, ainsi que de biographies, genre dont l'écrivain fut le maître incontesté.

André Maurois fut élu à l'Académie française le 23 juin 1938 il écrivit dans ses Mémoires : « Une réception à l'Académie est une des belles cérémonies françaises. Tout concourt à sa grandeur : l'ancienneté de l'édifice, l'étrangeté de sa forme, l'exiguïté de la salle, la qualité du public, l'appareil militaire, le vocabulaire traditionnel et parfois la qualité de l'éloquence. » André Maurois devait siéger près de trente années à l'Académie française.

Voici grâce à un extrait de son « Histoire de France » qu'il fit publier en 1947, son regard sur Henri IV, à qui Canal Académie consacre cette 1^{ère} émission de la série « Les Académiciens racontent l'Histoire

HENRI IV PAR ANDRE MAUROIS

Roi protestant d'un pays catholique, Henri IV jouait une partie difficile. Pourtant il avait dans son jeu des atouts, dont le premier était sa personne, si bien faite pour plaire aux Français. Ceux-ci lui savaient gré de dire: « Nous ne sommes pas seulement nés pour nous, mais servir surtout la patrie. » Il voulait être le roi du pays entier, et non d'un parti : « Ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion, et moi je suis de celle de tous ceux-là qui sont braves et bons.»

Il pensait que la douceur et la clémence sont les premières vertus d'un prince :« Tous voudraient que je bandasse l'arc de mes affaires à la corde de leurs passion.» Mais le rôle du souverain n'est pas d'attiser les passions partisans. Sans cesse, Henri appelait les Français à l'union : « Nous sommes tous Français et concitoyens d'une même patrie ; partant il nous faut accorder par raison et douceur, et non par la rigueur et cruauté qui ne servent qu'à exciter les hommes. » Il plaisait aussi parce qu'il était brave et bon soldat : « j'ai sauté sur des murailles de villes ; je sauterai bien sur des barricades. »

Il écrivait non moins allégrement, avec un mélange de verve rustique et de poésie gasconne.

Toujours amoureux, il adressait à ses maîtresses de belles lettres ardentes : « Mon vrai cœur, mes chères amours...» Cependant le roi tenait l'amant en respect : « En ce qui concerne les actes de soldat, je ne demande pas conseil aux femmes.» Ses yeux vifs, son nez busqué, sa barbe carrée, son accent gascon, son charmant esprit, et même ses amours de Vert-Galant devinrent vite populaires.

Au lendemain de la mort d'Henri III, il était roi. Mais qui le reconnaissait ? Beaucoup de catholiques disaient : « Soit, s'il se convertit », et il savait qu'il faudrait en arriver là, que Paris était absolument nécessaire et qu'il n'y entrerait que catholique, que si « la France est l'homme, Paris est le cœur », et que, comme on lui ferait dire plus tard, « Paris vaut bien une messe ».

Ce qui lui importait était de rester bon chrétien et de conserver sa dignité. Il ne voulait se décider qu'à son heure : « On m'a souvent sommé de changer de religion. Mais comment ? La dague à la gorge. Quand je n'eusse point eu de respect à ma conscience, celui de mon honneur m'en eût empêché... Que diraient de moi les plus affectionnés de la religion catholique, si, après avoir vécu jusqu'à trente ans d'une sorte, ils me voyaient subitement changer ma religion sous l'espérance d'un royaume ?... » Il promit de s'instruire, de s'éclairer.

Ceux qui ne voulaient attendre avaient, dit-il, le droit de le quitter. « J'aurai, parmi les catholiques, ceux qui aiment la France et l'honneur. » Il les eut en effet, plus une petite armée protestante. Contre lui la Ligue s'organisait. Le duc de Mayenne (frère du feu duc de Guise) proclama roi, sous le nom de Charles X, le vieux cardinal de Bourbon, et se fit lui-même lieutenant général du royaume. A Paris, cette démagogie sectaire exaspérait la noblesse catholique, qui s'abstenait. Henri IV sentit qu'il était possible de conquérir son royaume et, avec dix mille hommes, se lança dans cette immense aventure.

La Ligue avait pour elle le roi d'Espagne, le duc de Savoie, tous les ennemis de la France ; ces monstrueuses alliances choquaient les honnêtes gens. A Paris, les bourgeois, qui s'étaient jetés dans un parti catholique, s'étonnaient et se lassaient de voir ce parti devenu révolutionnaire. Mayenne lui-même écrivait : « Les marchands pensent à leurs affaires, ne veulent pas la guerre et conseillent la paix. » La Satire Ménippée décrit la fureur des bourgeois : « Chacun avait jadis du blé dans son grenier et du vin dans sa cave, » vont-ils répétant, « chacun avait sa vaisselle d'argent, sa tapisserie et ses meubles... Maintenant qui peut se vanter d'avoir de quoi vivre pour trois semaines, si ce ne sont les voleurs ?... »

Tous souhaitaient l'ordre ; tous attendaient un chef énergique et clément. Or ce chef existait, et il était le roi. Tout ce que l'on entendait de lui enchantait. « Si vous perdez vos cornettes, ralliez-vous à mon panache blanc. Vous le trouverez au chemin de la victoire et de l'honneur. »

En 1593, les états généraux du royaume avaient été convoqués à Paris. Les députés furent peu nombreux, mais le peuple semblait attendre d'eux une décision.

Mayenne fit un discours du trône et dit que la France voulait un roi catholique : son candidat était Mayenne. Philippe d'Espagne, lui, voulait mettre sur le trône de France sa fille Isabelle-Claire, petite-fille d'Henri II, et faire de la France une province espagnole, plus ou moins autonome. Cependant, à Suresnes, Henri IV négociait. Il pensait le moment venu de se convertir. Si les états choisissaient un roi autre que lui, sa légitimité serait désormais contestée ; si au contraire le roi légitime se faisait catholique, Paris et la France, las de ces longues guerres, se donneraient à lui. « Instruisez-moi », dit-il aux évêques. « Je ne suis point opiniâtre... Vous ferez un beau gain à Dieu, une belle conquête de conscience. »

Était-il de bonne foi ? Il avait été catholique deux fois, et deux fois protestant, au cours de sa vie... Expert en abjuration, il s'était fait une sorte de croyance très large et en même temps sincère...

Il ne lui coûtait pas de se rendre au vœu populaire et, comme il disait en son gascon : « de faire le saut ». Seulement il voulait qu'on lui laissât le temps nécessaire. Il donna aux évêques du fil à retordre par ses questions et commentaires, allant jusqu'à traiter de « badineries » le culte des saints.

Enfin à Saint-Denis, le 25 juillet 1593, Henri IV, vêtu de blanc, fut « reçu au giron de l'Église ». Il sera sacré à Chartres le 27 février 1594. La Ligue n'avait plus de raison d'être. En mars 1594, après avoir promis une amnistie plénière, le roi entra dans Paris sa grand-ville et se rendit à Notre-Dame pour y entendre la messe. L'amnistie fut honnêtement observée. Quand la France vit que le roi ne voulait pas de représailles, elle suivit Paris.

La pacification de la France, c'était une tâche difficile. Les rancunes étaient vives. Beaucoup s'indignaient de l'indulgence du roi : «S'il y en a qui se sont oubliés, dit-il, il me suffit qu'ils se reconnaissent et qu'on ne m'en parle plus.» Il acheta même beaucoup de soumissions, disant que cela lui coûtait dix fois moins que s'il avait employé la force. De son pire ennemi, Mayenne, il paya les dettes, se bornant pour toute vengeance à faire un peu courir à son côté ce gros homme rhumatisant. Il fit la paix avec les Espagnols. Restait à se réconcilier avec le Saint-Siège. Henri, dans cette négociation, fut très ferme et les cardinaux conseillèrent au pape de céder, parce que le clergé gallican de France soutenait le roi et que l'on eût risqué le schisme. L'accord se fit sur la base du concordat de 1516. Les libertés de l'Église gallicane étaient maintenues. Restait la question du jeune prince de Condé qui, protestant, se trouvait être héritier présomptif du trône tant que le roi n'avait pas d'enfants mâles légitimes ; il fut convenu que Condé serait élevé dans la religion catholique ; le pape leva alors l'excommunication. Ainsi la monarchie gardait son autorité sur l'Église de France.

Quant aux protestants, la véritable tolérance à leur égard n'était pas encore dans les cœurs. Quelques bons esprits, comme Bodin, avaient conçu, dès 1577, l'idée de la séparation des Églises et de l'État. Mais la plupart des catholiques et des protestants souhaitaient encore l'annihilation de leurs adversaires. Henri IV avait espéré que sa conversion entraînerait celle de la masse des protestants. Il n'en avait rien été. Ils lui gardaient rancune de son abjuration et continuaient à nommer l'Église catholique « la Bête romaine ». Tout ce que le roi obtint des huguenots, ce fut un armistice : l'édit de Nantes.

Cet acte contenait de sages dispositions : droit des protestants à toutes les charges de l'État ; exercice du culte dans les lieux et conditions déterminés ; droit de tester ; constitution du clergé protestant ; création au Parlement de Paris d'une chambre de l'édit et, au parlement de Toulouse, d'une chambre mi-partie. Certains articles secrets étaient dangereux ; les protestants gardaient cent cinquante places fortes et châteaux, donc ne renonçaient pas à la constitution d'un État dans l'État. Leurs souffrances et les expériences passées font qu'on ne peut les blâmer d'avoir exigé ces sûretés, mais le maintien dans le royaume d'un parti à tendances séparatistes était un danger pour la France.

La pacification religieuse n'était pas le seul problème, loin de là. « Vous savez à vos dépens comme moi aux miens », dit Henri IV aux notables de Rouen, « que lorsque Dieu m'a appelé à cette couronne, j'ai trouvé la France non seulement ruinée, mais presque toute perdue pour le Français... Par mes peines et labeurs, je l'ai sauvée ; je la sauverai à présent de la ruine. » Il y avait fort à faire. « Partout des ruines »

Dans les villes, la population avait diminué parfois d'un tiers, les métiers s'étaient arrêtés, l'état des finances était déplorable. « Mes chemises étaient déchirées, écrit le Roi lui-même. Mon pourpoint est troué aux coudes »

Et depuis 2 jours, je dine chez les uns et les autres ; mais Henri IV savait que ce peuple avait des ressources cachées ; il entreprit bravement de rendre confiance aux français et de mettre de l'ordre dans ses affaires. Pour cela, il s'appuya surtout sur son compagnon et ami : Maximilien de Béthune, Baron de Rosny qu'il fit en 1506 Duc de Sully.

Le problème du dauphin était, dans la monarchie française, toujours l'un des plus sérieux. Or Marguerite de Valois, depuis longtemps séparée de son mari, ne lui avait pas donné d'enfant. Ce n'était pas, certes, qu'Henri ne pût en avoir, car il semait les bâtards à profusion.

Ses aventures amoureuses étaient innombrables ; «l'histoire a relevé plus de cinquante-six noms» de ses maîtresses. La plus aimée fut la belle Gabrielle d'Estrées, dont il avait trois enfants et qu'il souhaitait épouser. Mais, si la reine Margot, qui n'avait jamais aimé son époux, était prête à accepter une annulation, elle ne voulait pas que ce fût pour favoriser une mésalliance, suivie du couronnement d'une rivale exécrée.

Gabrielle mourut subitement, empoisonnée dirent les uns, victime d'une éclampsie fut la version officielle. Pour éteindre ses dettes envers le grand-duc de Toscane, Henri IV épousa en 1600 Marie de Médicis, nièce de ce créancier. Agée de vingt-huit ans, la Florentine était massive et plantureuse

Toute la cour la surnomma «la grosse banquière». Marguerite s'effaça, mais vécut à Paris et fut même l'amie du couple royal. Marie de Médicis, donna au roi, dès 1601, un fils qui allait être Louis XIII, puis s'affirma par une grossesse annuelle. Le roi d'ailleurs, ne s'attacha jamais à cette compagne assez sotte et fort jalouse.

Les fredaines du roi mûrissant déplurent au peuple autant qu'à son épouse. Ce qui avait charmé dans le héros, choquait chez un barbon. Vers la fin du règne, on entendit des plaintes ouvertes. Le libertinage vieillit mal, et Henri n'était plus le sage et joyeux Gascon de ses jeunes années.